Le cas « Claudine Anderson »
in « 3. A Homosexualité féminine 'intrinsèque' » – Medard BOSS
dans son livre « Sens et contenu de la perversion sexuelle », p. 125-130.

C. A. était la dernière-née, une fille après trois garçons et ce, au sein d'une famille très heureuse. Sa naissance fut accueillie avec une joie immense, et son père était tout spécialement fier d'avoir une fille. Son père était quelque peu vaniteux, c'était un industriel ayant réussi et il était considéré un peu comme le roi de sa ville. C. A. était la première de ses enfants à « avoir pris de lui » [lui ressembler] avec ses grands yeux noirs et ses cheveux bruns. Ses trois frères avaient pris les caractéristiques du côté maternel, sa peau blanche et les cheveux clairs. Le tempérament violent de C. A. la distingue également des garçons plus calmes. Rapidement, il fut dit qu'elle était plus garçon que ses trois frères réunis ensemble. Le père fut quelque peu déçu en voyant que dès sa prime enfance, C. A. préféra nettement sa mère et qu'elle prenait pour acquis qu'il était une personne plutôt inintéressante. A l'âge de trois ans, elle montra une affection vraiment très grande pour sa mère. Elle s'entendait à merveille avec ses frères et elle participait sans souci à leurs jeux et sports sauvages. Elle se mit dans une colère noire quand elle s'entendit dire que ce n'était pas des jeux pour une petite fille. Quand elle eut l'âge de cinq ans, soudainement elle expliqua que pendant ses quatre premières années de sa vie, elle fut un garçon, et qu'après avoir vécu ces quatre années, elle est sûre de continuer d'être un garçon. Malgré de nombreuses taquineries, elle est restée fidèle à sa conviction.

Durant les premières années de scolarité, elle développa un comportement de gentleman envers sa mère. A cet âge pourtant précoce, elle offrait spontanément son aide à sa mère pour lui porter ses courses, pour la guider dans les escaliers ou pour parler avec calmement dans l'obscurité, tout comme elle avait regardé son père le faire. Elle se rebella quand sa mère essaya de lui apprendre la couture et à s'occuper des tâches ménagères. Elle repoussa ces tâches en arguant qu'elles étaient trop fades et stupides à son goût. Petit à petit, les gens commencèrent à l'appeler par le diminutif de son prénom qui donne un diminutif masculin [Claude mais c'est un prénom mixte], à savoir le même que l'un des prénoms de son père. Elle était très fière de cela et sous ce diminutif, elle devint le leader des filles de son école ; et beaucoup de ces dernières eurent le béguin pour elle. Plus elle grandit, plus il fut évident qu'elle ressemblait à son père, aussi bien dans son apparence, ses traits du visage, ses mains, ses émotions ou ses gestes. Son père apprécia cette ressemblance avec lui et il aimait

beaucoup sa fille qui était appliquée, libre et facile à vivre, entreprenante, populaire et gâtée. But à partir de ses quatorze ans, elle découvrit l'amour sensuel-sexuel dans les bras d'une jeune domestique au service de ses parents. Ceux-ci furent complètement abasourdis quand ils eurent vent de cette affaire dont la rumeur trainait depuis près d'un an dans leur dos. Durant cette période, leur fille et la servante vécurent une vraie romance amoureuse. La servante fut renvoyée sur le champ. Après des pleurs pendant des semaines, C. A. retrouva ses habitudes joviales et ses parents, soulagés, considérèrent cet épisode comme une passade adolescente. Ils s'inquiétèrent de nouveau quand C. A. dut participer à une boom mais qu'elle ne trouva aucun plaisir à la compagnie des garçons. Rien ne fut dit ou fait mais à l'âge de dix-sept ans, la professeur de Latin, une femme, vint se plaindre auprès des parents de C. A. que celle-ci avait des attentions envers elle plus qu'embarrassantes et de manière très insistante. Cela se traduisait par le fait que C. A. lui offrait sans cesse des cadeaux, elle lui écrivait des poèmes, et parfois même elle baisait dans la rue l'ourlet de sa jupe. Quand les parents entendirent cela, ils emmenèrent C. A. voir un gynécologue mais celui-ci ne trouva aucune pathologie concernant son appareil génital féminin, même s'il découvrit qu'une similitude frappante entre l'utérus didelphe [bicorne = il y a comme deux utérus et deux cols] de la mère et de la fille. La patiente fut adressée à un neurologue qui lui diagnostiqua une homosexualité [à cette époque, l'homosexualité est une maladie psychiatrique]. Pour celui-ci, la base était une névrose et il l'orienta donc vers un psychanalyste. Après deux ans d'analyse, seule une inversion du complexe d'Œdipe fut envisagée [complexe d'Œdipe = la fille aime son père et rejette sa mère. Ici c'est l'inverse, C. A. aime sa mère et rejette son père] mais aucune tendance érotiques fit surface quant au père ou aux hommes en général, que ce soit dans la vraie vie ou dans les rêves. Le psychanalyste nota même une identification très forte au père qui résista malgré la thérapie. L'analyste affina autant que possible son diagnostic quant à sa personnalité et sa liberté de vivre/penser mais rien n'y fit pour amoindrir ses tendances à l'amour homosexuel. Finalement, l'analyste finit par reconnaitre que c'était une homosexualité innée et intrinsèque. Il fut découvert, bien plus tard, deux cas de ce type d'homosexualité du côté de la famille du père.

L'esprit de la jeune fille se développa de manière éblouissante et elle décida d'elle-même de suivre des études d'architecture. Sa joyeuse anticipation de la vie libre qui l'attendait en tant qu'étudiante n'a été assombrie que par la séparation imminente avec sa mère. C. A. aimait sa mère de tout son cœur jusqu'à prendre la place de son père dans sa relation avec elle. Durant les fréquents déplacements de son père pour son travail, elle avait pris l'habitude de gérer les

affaires avec le monde extérieur pour décharger sa mère. Elle négociait les prix avec les agriculteurs et elle s'occupait de la comptabilité familiale. Plus tard, une seule fois, elle dit que son père lui avait en effet manqué aussi, au début où elle déménagea dans la ville universitaire. Mais elle ajouta que son amour pour son père était bien différent que celui qu'elle avait pour sa mère. Elle voyait en son père un bon copain, avec lequel elle pouvait monter à cheval, chasser et avec qui elle pouvait discuter affaires. Elle sentait qu'elle ressemblait tellement à son père qu'elle le portait toujours en elle et qu'il ne pouvait donc jamais vraiment lui manquer.

Le chagrin de C. A. à cause de son départ de chez elle s'est rapidement noyé dans une vie étudiante plutôt débridée. Bien que femme, elle sortait avec ses camarades masculins, et elle fut même admise – ce qui était une exception à la règle – dans leur communauté scolaire fermée. Bien évidemment, quelques élèves masculins tombèrent amoureux d'elle d'autant que C. A. avait une apparence glamour et ils lui firent une cour assidue. Elle considéra tout cela comme profondément ridicule et elle essaya de les convaincre que toutes leurs démarches étaient « futiles » / vaines. Bientôt pourtant, elle-même tomba amoureuse d'une jolie jeune fille qu'elle rencontra lors d'une soirée dansante organisée par les étudiants. Dès lors, elle ne connue plus de repos. Elle invita plusieurs fois la jeune fille dans sa chambre, elle l'a raccompagna chaque fois chez elle, et elle la couvrit de robes et de fleurs. Pendant des heures, C. A. pouvait rester devant la maison de la jeune fille juste pour être près d'elle d'une certaine façon. La jeune fille était douce, calme, féminine et elle aimait beaucoup le fort leadership et la protection que lui offrait C. A. C. A. fut assez habile pour réussir à driver la vie de la jeune fille, l'écarter de ses parents et l'installer dans un mignon petit appartement. Elle lui trouva un bon travail et elle développa son esprit par la culture en lui donnant des livres à lire, et en l'introduisant dans le monde des représentations théâtrales et des concerts. Petit à petit, l'admiration de la jeune fille se transforma en une tendre affection pour C. A. puis elle ne résista pas longtemps à ses propositions d'actes sensuel-sexuels.

A partir de ce moment-là, C. A. fut pleinement heureuse en amour ; les preuves les plus infaillibles sont contenues dans ses lettres d'amour qu'elle lui adressait et écrites à cette période. Le 12 mars, C. A. écrit à sa petite amie ceci : « Depuis que je t'ai rencontré, je comprends combien le monde est beau » ; « Où que tu sois, mon cœur est en paix et le monde est plein de beauté et de tendresse. Je suis né[e ? en anglais il n'y a pas d'accord de genre] de nouveau et avec un sens plus profond dans notre amour ». Dans une autre lettre, datée du 1er

mai, elle écrit : « ce mois est appelé le ‘mois du bonheur’. Pour la première fois de ma vie Je comprends vraiment ce que signifie le bonheur, et tous les arbres et les buissons partagent avec moi ce savoir. La floraison commence et proclame notre amour. La splendeur de la nature fait allusion à toi et la beauté de ton corps mignon et de ta douce âme. Ta beauté est pour moi l’expression de l’amour de Dieu qui encourage chaque être humain à aimer, toi, moi, tout le monde ». La lettre du 15 mai dit ceci : « Les heures de nos étreintes sont des instants mais ces instants sont comme le printemps de l’éternité. Quel triomphe de l'amour sur la mesquinerie de ce monde. Plus je m'abandonne à toi dans le bonheur et la béatitude, plus je deviens riche ».

Une lettre datée du 7 juillet indique, pour la première fois, des difficultés qui commencent à ternir le bonheur de leur relation. C. A. a essayé, à plusieurs reprises, de substituer un pénis artificiel dans l’acte sexuel pour remplacer celui qu’elle n’a pas. Elle écrit : « Ma chérie, Je veux te donner tant et tant ! Oh si je pouvais seulement être un homme complet pour toi ! Maudite soit ma féminité physique, cette aberration de la nature, qui empêche mon corps de te dire ce que mon âme infatigable affirme : Je t’aime ! ». Dans sa lettre du 21 juillet, C. A. ressasse des pensées tristes : « Oh ma chérie, il y a des jours et des heures où j’ai peur et je tremble : ton amour ne se lassera-t-il jamais de combler le fossé corporel qui sépare notre union complète ? Tu me dis, ma chérie, que ces considérations extérieures ne veulent rien dire tant que nos âmes s'appartiennent. Tu me dis que tu es devenue femme uniquement grâce à moi. Quand, quand ton corps féminin commencera-t-il à languir de connaître un corps masculin ? »

Durant l’hiver qui a suivi, les craintes de C. A. se sont révélées justes. A ce moment-là, le frère de C. A. trouva un travail dans la même ville qu’elles et il s’immisça entre elles deux. C. A. sentit d’instinct et immédiatement le danger. Et dans son désespoir, elle envisagea le fratricide. Heureusement, elle réussit à reprendre ses esprits et elle conseilla à sa petite amie de fréquenter son frère. Un peu avant Noël, elle lui écrivit [à sa petite-amie] : « Dans ce monde terrestre, nous ne pouvons pas faire abstraction du corps. Ton corps veut des enfants, et mon frère t’en a promis là où moi j’en suis empêché[e ?] par ma monstruosité ». A la fin de la lettre, elle essaie quand même de tenter la jeune fille : « je vois pourtant une issue à tout cela, une issue magnifique pour sauvegarder notre amour. Allons, ma chérie, abandonnons notre existence terrestre ; libère-toi avec moi de notre insuffisance corporelle. Rejoins-moi dans la mort ! La mort nous délivrera et nous donnera accès à l’éternité, ce qui nous permettra

de nous unir complètement dans un amour paradisiaque ; aucune séparation physique n'existera ainsi ». Pendant deux jours et deux nuits la petite amie a hésité quant au choix de sa décision entre son double amour en se suicidant avec C. A. et son affection pour le frère de C. Finalement, elle se décida pour le frère, et lors du réveillon de Noël, C. A. se suicida par balles. Nous avons retrouvé son dernier message dans une lettre d'adieu qu'elle laissa à sa petite amie « Ma très chère, ce n'est pas grave, la Mort me montrera le chemin où je pourrais te retrouver ensuite pour l'éternité. Je te précède et cela représente une courte période dans la vie humaine. Au revoir ! [« Au revoir » en français dans le texte].

Tout le monde s'accorde à dire que ceci constitue la marque la plus profonde, magnifique et authentique de l'amour de C. A. Elle aimait sa petite amie comme un homme aime une femme. Elle avait courtisé sa bien-aimée avec énergie et détermination, elle l'a finalement conquise et elle a bien pris soin d'elle. A travers les arbres, les buissons, tous les êtres humains lui sont devenus transparents tant la beauté de la petite-amie était magnifiée fille et C. A. a vu son amie "trans substantifiée" dans tous les objets du monde. Le monde s'ouvrait devant elle dans toute son étendue et son abondance, de sorte qu'elle se sentait renaître, « renaître dans un sens plus profond » que lorsqu'elle « était née physiquement ».

Son amour démesuré a trouvé tous ces mots dont se sert tous les amants, des mots pour les instants d'amour comme le printemps de l'éternité, des mots sur le bonheur de céder et le don d'une vie plus riche. Même la mort elle-même ne signifiait pas la fin et l'anéantissement de cet amour, comme la mort représente pour le la plupart des gens une existence finie et isolée. L'amour de C.A. a vaincu la mort et l'a transformée en une porte, en un chemin menant à l'union éternelle avec sa bien-aimée.